

INDUSTRIALISATION, DIVISION DU TRAVAIL ET COMPETENCES OUVRIERES. LE DEBAT DU PREMIER XIX^E SIECLE ENTRE ECONOMISTES, TECHNOLOGUES ET PENSEURS SOCIAUX.

François Vatin

Prologue

Je me permets d'ouvrir cet article par un souvenir de pédagogue. Quand, au début des années 1980, je commençais, à Rennes, à enseigner autour de la thématique du travail, je trouvais fréquemment dans les copies que je corrigeais un étrange raccourci entre la présentation de la manufacture d'épingles d'Adam Smith (1776) et celle de l'organisation scientifique du travail de Frederick W. Taylor (1903). Plus d'un siècle séparait ces deux auteurs, et pas n'importe quel siècle : le XIX^e siècle de notre ère, siècle considéré communément comme celui du triomphe de l'industrie, du marché libéral et de l'idéologie capitaliste qui les soutenait, l'un et l'autre. Le XIX^e siècle aurait-il eu si peu de consistance que l'on pouvait ainsi accoler Smith et Taylor comme deux auteurs jumeaux ?

Je ne tardais pas à me rendre compte que mes étudiants me renvoyaient en miroir l'enseignement qui leur était dispensé depuis leurs classes d'histoire du collège. Cette histoire reposait en bonne part sur un concept mythifié : celui de « révolution industrielle », concept qui, dans son interprétation scolaire, laisse accroire que, du jour au lendemain ou presque, à la fin du XVIII^e siècle en Angleterre, au début du XIX^e siècle en France, le monde européen se serait réveillé différent, que les campagnes verdoyantes auraient fait place à des villes noires de charbon où les cheminées des usines auraient remplacé les clochers des églises ...

Cette fable scolaire rendait le XIX^e siècle impensable, puisqu'on transformait ainsi, en gommant le temps, un processus long, complexe et contradictoire en une « révolution », au sens d'un simple retournement, comme une pièce qui passe du « face » au « pile », si vite que l'on peut négliger l'épaisseur de la tranche pour ne voir que deux surfaces opposées¹. *A contrario*, je vais tenter ici de redonner un peu de son épaisseur au XIX^e siècle afin de mieux comprendre comment s'y posa la question du travail ouvrier. Nos institutions présentes du travail sont en effet le produit de la difficile genèse du salariat moderne au XIX^e siècle. Revenir sur celle-ci éclaire donc encore les enjeux contemporains.

¹ Pour une histoire de la notion de « révolution industrielle », voir l'ouvrage, un peu ancien, de Claude Fohlen, 1971, *Qu'est-ce que la révolution industrielle ?* Paris, Robert Lafont, et mon étude dans le prolongement de cet ouvrage : « Modèle et contre-modèle anglais de Jean-Baptiste Say à Eugène Buret : Révolution industrielle et question sociale (1815-1840) », in Sylvie Aprile et Fabrice Bensimon (dir.), 2006, *La France et l'Angleterre au XIX^e siècle*, Paris, Creaphis, pp. 69-88.

1. Formes techniques et formes sociales du travail : l'impensé du XIX^e siècle

A l'encontre de la fable scolaire de la révolution industrielle, rappelons quelques faits bien connus.

- La France reste un pays à dominante rurale jusqu'au milieu du XX^e siècle ; la disparition de la France rurale est contemporaine de la montée du tertiaire dans la seconde moitié du XX^e siècle, plus que de celle de l'industrie, qui d'ailleurs, dans sa forme moderne, concentrée ne date, pour l'essentiel, que de la fin du XIX^e siècle.
- L'industrialisation elle-même s'est opérée de façon dispersée ; l'industrie fut, dans bien des secteurs, longtemps elle-même rurale, notamment en France.
- La « grande industrie » ne fut qu'une modalité de l'industrialisation, pas la plus précoce, ni jamais la plus importante statistiquement.
- Le salariat lui-même n'est pas une forme si facile à identifier ; de nombreuses formes hybrides existent tout au long du XIX^e siècle et encore aujourd'hui.

L'œuvre de Marx a à cet égard un caractère paradoxal : mieux que tout autre il a su mettre en évidence la forme idéal-typique de l'opposition capital/travail qui domina le débat social des XIX^e et XX^e siècles. De ce fait, on a eu trop tendance à considérer sur un mode réaliste sa description idéaltypisée de l'industrie et des rapports de production capitalistes, comme si c'était là une

description fidèle et exhaustive de la réalité du travail de son temps. Soulignons deux points à cet égard.

- La description que Marx fait de la grande industrie (chapitre XV du livre premier du *Capital*) a été inspirée des technologues anglais et, principalement de la *Philosophie des manufactures* d'Andrew Ure (1835)². Or il s'agit là d'un texte qui porte sur le seul secteur textile, celui où se développe, dès la première moitié du XIX^e siècle, le modèle de la grande industrie concentrée, dite alors « manufacture à l'anglaise ». De plus, Ure, que Marx appelait joliment le « Pindare de la fabrique », écrit dans esprit d'apologétique industrielle et force le trait à dessein. Très habilement, utilisant la force de l'adversaire, Marx retourne cette apologie de la fabrique en une critique virulente de l'exploitation industrielle.
- L'analyse que développe Marx du rapport salarial pur (« pure vente d'une force ou capacité de travail ») ignore délibérément les modalités complexes du marché du travail de son temps. Il faut, pour en prendre la mesure, lire la belle étude des formes du salaire qu'a fournie Bernard Mottez en 1966³. C'est en contournant l'analyse marxiste du rapport salarial que ce dernier a pu ouvrir un nouveau champ de questionnement et, notamment, souligner l'importance du modèle du « marchandage », ce qu'il désigne, reprenant la formule à l'économiste libéral Léon Faucher, par l'expression de « l'ouvrier marchand de son travail ».

² A. Ure, 1836, *Philosophie des manufactures* (1835), Bruxelles, Hauman.

³ B. Mottez, 1966, *Systèmes de salaire et politiques patronales*, Paris, éditions du CNRS.

Face à la force de ces concepts idéaux-typiques par lesquels on a pensé de façon souvent caricaturale le XIX^e siècle (la Révolution industrielle, le salariat, le paupérisme urbain, etc.), il est difficile de restaurer la complexité des formes de travail industriel à cette époque. Malgré l'existence de nombreuses monographies, une vue d'ensemble à même de se substituer à des figures scolaires ossifiées nous fait encore défaut. Je me souviens à cet égard de la frustration qui fut la mienne quand je faisais ma thèse à la fin des années 1970 et que je recherchais des éléments d'histoire concrète du travail. Ce que l'on appelait alors l'*histoire du travail* était une histoire du mouvement social. Il y avait bien une *histoire technique*, mais c'était une histoire des inventions. Quant à l'*histoire des entreprises*, c'était une histoire du capital.

Je n'ai pas l'ambition ici de compenser un tel manque, qui fait encore aujourd'hui de la question du travail au XIX^e siècle un impensé théorique. Constat paradoxal, puisque le XIX^e siècle peut être défini comme le « siècle du travail », celui où ce concept domine les débats sociaux, et, au-delà inspire, toute la représentation du monde⁴. Les formes concrètes, techniques mais aussi socio-économiques, du travail au cours de cette période restent pourtant encore mal connues. La raison en est à mon sens la difficulté à penser la transition complexe qui a mené à notre modernité salariale. Prenant Marx trop à la lettre, on a fait comme si le travail moderne était né brusquement avec la « révolution industrielle », sorti tout armé de la cuisse de ce moderne *Moloch* qu'est le Capitalisme.

⁴ Voir mon ouvrage *Le travail et ses valeurs*, Paris, Albin Michel, 2008.

Sans prétendre résoudre le problème au fond, je vais tenter de soulever un coin du voile en m'appuyant sur un matériau d'histoire de la pensée. Je repartirai à cette fin de mon entrée en matière : Smith et la question de la division du travail.

2. La division du travail : Smith, Say et Lemontey

Jusqu'à aujourd'hui, la célèbre description de la manufacture d'épingles de Smith a servi d'illustration emblématique pour penser le travail moderne, parcellarisé, déqualifié, appauvri, tel qu'il se serait développé à la suite la Révolution industrielle anglaise. C'est bien pourquoi mes étudiants de Rennes ne pouvaient penser ce qui sépare Smith de Taylor. Cet usage scolaire du texte de Smith est un contresens, tant d'un point de vue théorique que d'un point de vue historique. Smith n'était pas un technologue, il reprenait en fait sa description de la manufacture d'épingles aux Encyclopédistes français, qui avaient eux-mêmes répliqué un article de Perronnet consacré à la fabrication d'épingles dans la région de Caen en 1740 !⁵ Mais surtout, l'enjeu de Smith était ailleurs : moins loin qu'il n'y paraît de celui de Durkheim plus d'un siècle plus tard ; il était en effet de montrer que la société moderne reposait sur l'échange social, rendu possible par le principe de « sympathie », c'est-à-dire la

⁵ Voir J.-P. Sérès, 1994, *Qu'est-ce que la division du travail ? Ferguson*, Paris, Vrin ; J.L. Peucelle, 2007, *Adam Smith et la division du travail, la naissance d'une idée fausse* », Paris, L'Harmattan.

capacité des hommes à l'inter-subjectivité, issue vraisemblablement selon Smith de leur capacité langagière⁶.

Mais les descriptions des épingliers par Smith ont frappé les esprits. Elles furent présentées *ad nauseam* tout au long du XIX^e siècle comme le symbole de l'industrie triomphante et notre enseignement scolaire a reproduit ce cliché. Pourtant, dès 1803, Jean-Baptiste Say, le principal disciple français de Smith, n'avait pas hésité à critiquer son maître sur ce point, soulignant que le principal instrument du progrès industriel n'était pas la division parcellaire des travaux, mais la maîtrise des forces naturelles⁷. Symétriquement, l'élaboration de la figure de Smith comme contre-modèle illustrant les méfaits de l'industrialisation est ancienne, puisqu'elle date de 1801. Elle a été produite par un littérateur Pierre-Édouard Lemontey (1762-1826) qui a fourni cette année-là le canevas de la critique récurrente du travail industriel, telle qu'on peut la retrouver jusqu'à nos jours⁸.

⁶ On a longtemps, en raison d'un contresens sur la théorie de l'échange de Smith, opposé son premier livre : *La théorie des sentiments moraux* (1757) à sa *Richesse des nations* (1776). Pour une analyse a contrario de la cohérence de cette œuvre, voir J. Mathiot, 1990, *Adam Smith. Philosophie et économie*, Paris, Presses universitaires de France.

⁷ J.-B. Say, 2007, *Traité d'économie politique*, 1^{ère} édition 1803, Paris, Economica (édition *variorum*) ; pour une analyse de la théorie de la production de Say, voir mon article : « Pensée industrielle et théorie de la production chez Jean-Baptiste Say », in Jean-Pierre Potier et André Tiran (éd.), 2002, *Jean-Baptiste Say. Nouveaux regards sur son œuvre*, Paris, Economica, pp. 605-628.

⁸ P.E. Lemontey, 2006, « Influence morale de la division du travail considérée sous le rapport de la conservation du gouvernement et de la stabilité des institutions sociales » (1801), *Revue du Mauss*, n° 27, premier semestre, *ibidem*, pp. 384-

Il est intéressant de s'arrêter sur cet auteur et sur ce texte. Largement oublié aujourd'hui, Lemontey était très connu en son temps et son texte est cité par nombre de ceux qui débattent des questions du travail dans la première moitié du XIX^e siècle en France : Say, Dupin, Comte, Proudhon, etc., mais aussi Marx et même, à la fin du XIX^e siècle, Durkheim. Lemontey était lyonnais ; il avait fait partie de l'administration révolutionnaire à Lyon en 1789 et avait été élu à l'Assemblée législative. Exilé sous la Terreur, il ne revint à Lyon qu'en 1795, où il fut de nouveau administrateur pendant deux ans. Il s'installa ensuite à Paris, où il obtint diverses prébendes et notamment un poste de chef du « bureau de la police littéraire ». Selon son témoignage, sa diatribe contre la division du travail avait été écrite sous la Terreur, dans une optique contre-révolutionnaire : « *Ce morceau fait partie d'un ouvrage intitulé : Des moyens conservateurs en politique, dont je recueillis les matériaux tandis que le génie de la destruction couvrait la France de ruines. J'ai un peu imité le matelot, qui oublie dans les ports les vœux qu'il faisait dans la tempête. Je me suis moins hâté de parler de principes conservateurs, lorsque j'ai vu toute la nation y revenir d'elle-même* »⁹.

Dans cet opuscule, Lemontey distingue trois types de conséquences morales de la division du travail :

- son influence « *sur les agents qu'elle emploie* » (§ 1), c'est-à-dire la question de la « *déqualification* » ;

397 ; édition annotée par mes soins et accompagnée de mon commentaire : « Pierre-Edouard Lemontey, l'invention de la sociologie du travail et la question salariale », *ibidem*, p. 398-420.

⁹ P.-E. Lemontey, *op. cit.*, p. 384.

- son influence « *sur les agents qu'elle réforme* » (§ 2), c'est-à-dire la question du chômage ;
- son influence enfin « *sur le corps de la nation* » (§ 3), c'est-à-dire la concentration capitaliste et la polarisation de la structuration sociale au détriment de « *la classe moyenne, la partie la plus estimable de toutes les nations* »¹⁰.

C'est sur le premier, qui est, d'ailleurs le plus développé, celui où Lemontey a le mieux exploité son brio littéraire et qui, de ce fait, a le plus marqué ses contemporains, que je vais m'arrêter. Dans ces quelques pages, Lemontey développe, en effet, une critique acide de l'« ouvrier-machine » (*sic*), qui fut largement reproduite jusqu'à aujourd'hui, génie littéraire en moins :

« Plus la division du travail sera parfaite et l'application des machines étendue, plus l'intelligence de l'ouvrier se resserrera. Une minute, une seconde, consommeront tout son savoir ; et la minute, la seconde suivante, verront répéter la même chose. Tel homme est destiné à ne représenter toute sa vie qu'un levier ; tel autre une cheville ou une manivelle. On voit bien que la nature humaine est de trop dans un pareil instrument, et que le mécanicien n'attend que le moment où son art perfectionné pourra y suppléer par un ressort. Cependant l'intelligence ne saurait être une faculté oisive ; elle meurt de disette comme le corps ; elle est soumise à des accidents que nous appellerons des caprices tant que nous en ignorons les causes premières. La simple monotonie, le retour continu du même son, du même geste, importunent, d'abord, irritent un instant, et plongent ensuite dans le sommeil ou la

¹⁰ *Idem*, p. 394.

torpeur. Le somnambulisme, les affections nerveuses et cataleptiques, les diverses asphyxies de l'âme sont probablement les suites d'un semblable désordre. Serait-il donc possible que la succession éternelle du même acte n'engourdit la pensée et ne finit par la paralyser ? On couvre d'un bandeau les yeux de l'animal qu'on destine à parcourir une ligne circulaire. L'ouvrier-machine trouve une ressource équivalente dans la dégradation complète de ses facultés intellectuelles. Il en est qui perdent dans l'isolement jusqu'au souvenir du langage. L'être dont l'économie des arts a réduit l'existence à un seul geste paraît descendu à la classe équivoque de ces polypes, où l'on n'aperçoit point de tête et qui semble ne vivre que par leurs bras »¹¹.

Lemontey double cette première critique d'un argument plus sociologique. Il fait en effet l'éloge des ouvriers itinérants de l'Ancien régime, dont « *le trait le plus saillant de leur caractère était l'amour de l'indépendance, ce goût d'une vie errante qui promenait leur industrie dans les grandes villes de la France et de l'Europe...* »¹², pour leur opposer ces ouvriers-machines sédentaires devenus totalement dépendants de leur maître : « *Si l'homme développe ainsi son entendement par l'exercice d'un travail*

¹¹ *Idem*, p. 388. Sur la figure des polypes (animalcules capables de se reproduire par bourgeonnement), qui hante les représentations sociales depuis leur découverte au milieu du XVIII^e siècle par Abraham Trembley, voir F. Vatin, 2002, « À quoi rêvent les polypes ? Individuation et sociation d'Abraham Trembley à Émile Durkheim » in Laurent Fedi (éd.), *Les cigognes de la philosophie. Etudes sur les migrations conceptuelles*, Paris, L'Harmattan, pp. 85-215, repris in F. Vatin, 2005, *Trois essais sur la genèse de la pensée sociologique. Politique, Epistémologie, Cosmologie*, Paris, La Découverte, pp. 123-217.

¹² *Idem*, p. 388.

compliqué, on doit s'attendre à un effet tout contraire d'un travail divisé. Le premier qui porte dans ses bras tout un métier, sent sa force et son indépendance ; le second tient de la nature des machines au milieu desquelles il vit ; il ne saurait se dissimuler qu'il n'est en lui-même qu'un accessoire, et que, séparé d'elles, il n'a plus ni capacité, ni moyen d'existence. C'est un triste témoignage à se rendre que de n'avoir jamais levé qu'une soupape, ou de n'avoir fait jamais que la dix-huitième partie d'une épingle. Le sentiment de sa faiblesse sera donc le trait dominant de l'ouvrier-machine, et le rendra nécessairement timide et sédentaire. (...) Comme son travail est d'une extrême simplicité et qu'il peut être remplacé par le premier venu ; comme lui-même ne saurait, sans un hasard inespéré, retrouver ailleurs la place qu'il aurait perdue, il reste vis-à-vis du maître de l'atelier dans une dépendance aussi absolue que décourageante. Le prix de la main-d'œuvre, regardé autant comme une grâce que comme un salaire, sera calculé par cette froide et dure économie qui est la base des établissements manufacturiers. Nous trouverons donc partout l'ouvrier-machine pauvre, servile et sans émulation »¹³.

Par de tels propos, Lemontey suivait Smith lui-même qui tempérait singulièrement dans la suite de son ouvrage les propos avancés dans les premiers chapitres, qui furent souvent les seuls lus :

« Dans les progrès que fait la division du travail, l'occupation de la très majeure partie de ceux qui vivent de travail, c'est-à-dire la masse du peuple, se borne à un très petit nombre d'opérations simples, très souvent une ou deux. Or l'intelligence de la plupart des hommes se forme nécessairement par leurs occupations ordinaires. Un homme qui passe toute sa vie à remplir un petit nombre

¹³ *Idem*, p. 389.

d'opérations simples, dont les effets sont peut-être aussi toujours les mêmes ou très approchant les mêmes, n'a pas lieu de développer son intelligence ni d'exercer son imagination (...) et devient, en général, aussi stupide et ignorant qu'il soit possible à une créature humaine de le devenir. (...) Ainsi sa dextérité dans son métier particulier est une qualité qu'il semble avoir acquise aux dépens de ses qualités intellectuelles, de ses vertus sociales et de ses dispositions guerrières »¹⁴.

Lemontey fut en 1803 plagié par Say dans la première édition de son *Traité*. Dans la réédition en 1816 de sa critique de Smith, Lemontey s'amusait de ce plagiat : « *M. J.-B. Say m'a fait l'honneur d'adopter dans son excellent traité d'économie politique le principe que j'ai mis à jour dans ce fragment sur l'influence morale de la division du travail. Le titre un peu frivole de mon livre ne lui a, sans doute, pas permis de me citer. Je ne puis attribuer qu'à ce motif le silence d'un écrivain trop riche de son propre fonds pour désavouer un emprunt aussi modique »*¹⁵. Si Say ne cite pas pour autant Lemontey dans les éditions ultérieures de son *Traité*, il lui consacre un chapitre entier de son

¹⁴ A. Smith, *op. cit.*, tome 2, p. 406. En fait, Adam Smith reprenait sur ce point son maître Adam Ferguson. Voir le passage de son *Essai sur l'histoire de la société civile* (1767), traduction française, Paris, 1783, repris par J.-P. Sérès in *Qu'est-ce que la division du travail ? op. cit.*, pp. 58-65 ; 62-63). Le passage est largement repris par Marx dans *Misère de la philosophie* (1847) in Marx, *Œuvres, Economie*, tome 1, Paris, Gallimard, 1965, pp. 6-136 : 96.

¹⁵ *Idem*, p. 194.

Cours en 1828¹⁶. Il s'agit maintenant de le critiquer, tout en reconnaissant qu'il a « *indiscutablement raison sur plusieurs points* »¹⁷.

Say souligne, d'abord, que Lemontey aurait « *confond(u) l'influence de la séparation des occupations avec l'influence des machines* », lesquelles, le plus souvent, selon lui, ne simplifieraient pas le travail, mais diminueraient le nombre d'hommes mobilisés. Il précise ensuite que la division du travail conduit à une distribution sélective des travailleurs en fonction de leurs compétences : « *Parmi les maçons, celui qui a de l'étoffe pour faire un bon appareilleur, ne reste pas longtemps scieur de pierre* »¹⁸. Enfin il souligne que, dans les campagnes où le travail est moins divisé, la main-d'œuvre ne témoigne pas pour autant d'une « *supériorité morale ou intellectuelle marquée* »¹⁹. Mais surtout, comme on l'a vu, il considère que la division du travail n'est pas le cœur du progrès techno-économique, qui repose, d'abord, sur la maîtrise des forces naturelles et sur ce que l'on appellera le « machinisme » : « *Du moment que l'homme n'a plus à faire que la fonction d'une cheville ou d'une manivelle, on le décharge de cette fonction toute mécanique et l'on en charge un moteur* »²⁰.

¹⁶ J.-B. Say, *Cours complet d'économie politique pratique* (1828-1829), Paris, Bruxelles, Hauman, 1840, p. 84-85.

¹⁷ *Idem*, p. 84.

¹⁸ *Idem.*, p. 84.

¹⁹ *Idem*, pp. 85.

²⁰ *Idem*, p. 85.

Mais si Say rejette l'argument d'abrutissement du travailleur, il admet, en revanche celui de dépendance à l'égard de l'entrepreneur, argument qu'il avait fait sien dès 1803 dans son plagiat de Lemontey : « *C'en est un plus grave [d'inconvénient] de rendre chaque travailleur, en particulier trop dépendant de ses confrères et des entrepreneurs d'industrie. Comme dépendant de ses confrères, son existence est précaire. Un homme qui sait faire des sabots peut faire des sabots partout ; mais un homme qui ne sait faire que des cadrans de montre, s'il est conduit par la fortune dans un pays où il n'y a pas une fabrique d'horlogerie montée en grand, ne pourra rien faire du tout. (...) Comme dépendant de l'entrepreneur d'industrie, l'ouvrier qui ne fait qu'une partie d'un produit a ce désavantage que le nombre des concurrents qui ont besoin de son travail est borné à celui des entrepreneurs ; tandis que s'il faisait un produit tout entier, il tirerait avantage de la concurrence des consommateurs* »²¹.

Nous allons voir les critiques que Say adresse à Lemontey précisées dans la littérature des technologues français des années 1820-1840.

3. L'ouvrier et la machine : la pensée industrielle des technologues français

On trouve en 1819 une critique de Lemontey analogue à celle de Say chez Pierre-Joseph Christian, le premier directeur du Conservatoire royal des arts et métiers : « *L'on craint qu'à force d'étendre*

²¹ *Idem*, p. 84.

*l'emploi des machines, l'ouvrier, réduit pour toute affaire à leur imprimer le mouvement, ne devienne lui-même une sorte de machine ; ce qui serait assurément l'effet le plus déplorable qui puisse atteindre l'espèce humaine. Heureusement que cette crainte est vaine et cet effet impossible »²². Dix ans plus tard, dans son *Economie industrielle*, très inspirée de Say, Claude-Lucien Bergery aligne dans le même esprit un riche ensemble d'arguments :*

« Les détracteurs de la division du travail lui reprochent encore de dégrader l'homme, en le ravalant au niveau des machines qu'il met en jeu. Un ouvrier doit s'estimer bien peu, disent-ils, lorsqu'il s'avoue n'être capable que de faire la dixième partie d'une épingle. (...) Tout cela est loin d'être rigoureusement vrai, et, d'abord, l'ouvrier qui a de l'intelligence, ne la perd point par suite de la division du travail, attendu qu'il dédaigne les ateliers où il ne peut l'exercer complètement et qu'il en cherche d'autres où le salaire soit plus élevé. On n'emploie donc guère que ceux qui, sous le rapport de l'intelligence, n'ont rien ou presque rien à perdre. Ensuite est-il prouvé que l'abrutissement soit l'effet nécessaire d'un travail qui n'occupe point l'esprit ? Il me semble, au contraire, qu'on réfléchit fort bien en travaillant, lorsqu'on est capable de réfléchir et que les mouvements nécessaires n'exigent aucune attention. (...) J'ajouterai que les travaux des champs où la division n'est pas grande, ne passent point pour avoir les inconvénients signalés, et que cependant le garçon de ferme ne me paraît pas doué d'une intelligence bien supérieure à celle de l'ouvrier qui ne fait jamais qu'une seule partie d'un produit. (...) Enfin est-il possible de croire qu'un fabricant continue longtemps d'employer un

²² P.-J. Christian, 1819, *Vues sur le système général des opérations industrielles ou Plan de technonomie*, Paris Bouchard et Huzard, p. 24.

ouvrier à un travail qui n'exige absolument aucune intelligence ? La force de l'homme est trop chère pour qu'on ne s'empresse pas d'y substituer celle du cheval, ou mieux encore celle d'un moteur inanimé tel que l'eau ou la vapeur. Mais quand bien même la division du travail ferait tomber ou rester dans l'idiotisme quelques ouvriers, je ne vois pas qu'on dût la proscrire comme contraire aux progrès intellectuels de l'homme. Il me semble qu'elle exige pour surveiller et diriger l'ensemble des opérations, quelques contremaîtres bien supérieurs en intelligence à tous les ouvriers qui façonneraient dans leur entier les objets auxquels on l'applique »²³.

Ce dernier point était développé en 1826 par Charles Dupin qui comparait le travail dans la Rome antique et dans la société moderne : « *La seule différence que je puisse apercevoir entre les manouvriers de l'antiquité et les manouvriers des temps modernes, c'est que les premiers exécutaient des opérations machinales accablantes pour leurs forces, tandis que les derniers en exécutent de légères et de faciles. (...) Il n'y a pas là, ce me semble, de quoi s'affliger profondément, ni de quoi crier à la dégénération de l'espèce humaine »²⁴. Il ajoutait : « *L'industrie des temps modernes**

²³ C.-L. Bergery, *Economie industrielle ou science de l'industrie*, Metz, 3 volumes (1829-1830), tome 2 « Economie du fabricant », pp. 116-118. Voir sur cet auteur mon ouvrage : *Morale et calcul économiques dans le premier XIX^e siècle : l'Economie industrielle de Claude-Lucien Bergery*, Paris, l'Harmattan, 2007.

²⁴ Ch. Dupin, *Géométrie et mécanique des arts et métiers et des beaux arts*. Cours normal à l'usage des Artistes et des Ouvriers, des sous-chefs et des chefs d'atelier et de manufactures, 3 vol., Paris, Bachelier 1825-1826, tome 2, 1826, p. 130-131. Voir sur cet auteur Carole Christen et François Vatin (dir), 2009, *Charles Dupin (1784-1873), savant, économiste, pédagogue et parlementaire du Premier au Second Empire*, Rennes, Presses universitaires de Rennes.

présente, pour développer l'intelligence, une foule d'occupations inconnues des anciens. (...) Chacun de ces arts exige sans doute quelques manouvriers, quelques hommes-machines ; mais tous exigent aussi, pour la direction générale et pour les opérations principales, des artistes dont l'esprit soit très exercé »²⁵.

En 1841, dans l'article « technologie » qu'il fournit à l'*Encyclopédie nouvelle*, dirigée par les anciens saint-simoniens Pierre Leroux et Jean Reynaud, l'ingénieur des Ponts-et-Chaussées Léon Lalanne, reconnaît les risques d'un appauvrissement du travail en cas d'une division trop poussée. Aussi, anticipant la psycho-sociologie du travail du XX^e siècle, recommandait-il une logique d'enrichissement des tâches : *« On ne peut méconnaître non plus que, dans certaines opérations très fatigantes pour une partie du corps, il n'y ait avantage à changer la nature du travail auquel l'ouvrier est occupé. C'est ainsi que, sur les routes de Suisse, l'homme qui casse le caillou, charge lui-même, dans une espèce de petite trémie, les pierres brutes que leur propre poids amène successivement sur l'enclume où la masse doit les briser. Le travail à la pelle pour le remplissage de la trémie met en action d'autres muscles que ceux qui sont employés à la manœuvre du marteau, et il est loin d'ajouter à la fatigue de l'ouvrier. Cet avantage ne se trouve pas dans le procédé anglais où un enfant est chargé de placer, sans interruption, sur l'enclume, les cailloux à briser par le casseur »²⁶.* Pourtant, au

²⁵ *Idem*, pp. 131-132.

²⁶ Léon Lalanne, 1841, « Technologie », in Pierre Leroux et Jean Reynaud (dir.), *Encyclopédie nouvelle ou dictionnaire philosophique, scientifique, littéraire et industriel offrant le tableau des connaissances humaines au XIX^e siècle*, t. VIII, Paris, Gosselin, p. 581 (cet ouvrage, incomplet, est paru en fascicules de 1836 à 1841).

final, comme Say, Christian, Dupin ou Bergery, il était convaincu que l'avenir de l'organisation industrielle n'était pas dans une subdivision sans cesse plus poussée du travail humain, mais bien dans le développement du machinisme : « *Mais le principe de la division du travail cesse de choquer l'intelligence et la dignité de l'homme, dès qu'il est appliqué à des organes mécaniques. C'est, dans ce sens, qu'il est appelé à prendre une extension indéfinie à mesure que la science des machines se développera d'avantage* »²⁷.

Il nous faut maintenant en contrepoint citer les technologues anglais, Andrew Ure et Charles Babbage, qui constituent, comme on l'a vu, la source principale de Marx en la matière.

4. Les technologues anglais et l'automate industriel

Citons d'abord Andrew Ure, dont le cynisme avait tant séduit Marx. Celui-ci affirme sans ambages l'intérêt disciplinaire de la division du travail, qui réduirait les capacités de résistance des ouvriers²⁸ :

²⁷ *Idem*. Lalanne rend, sur ce point, un hommage ambigu au technologue anglais Andrew Ure, le chantre de la fabrique automatique, qui « libère des caprices de la main-d'œuvre » (voir *infra*) : « *Cette tendance n'a pas échappé à M. Andrew Ure ; mais il l'attribue à des motifs que nous ne saurions admettre...* » (*ibidem*).

²⁸ Cette explication politique de l'avantage pour l'industrie capitaliste de la division du travail n'a été qu'en partie reprise par Marx. Elle a été développée en revanche par l'historien américain Stephen Marglin, dans une approche inspirée par Marx mais aussi par Foucault : « Origine et fonction de la parcellisation des tâches. À quoi servent les patrons ? », in André Gorz,

« D'après le système automatique, le talent de l'artisan se trouve progressivement suppléé par de simples surveillants de mécanique. La faiblesse de la nature est telle que plus l'ouvrier est habile, plus il devient volontaire et intraitable et, par conséquent, moins il est propre à un système mécanique, à l'ensemble duquel ses boutades capricieuses peuvent faire un tort considérable. Le grand point du manufacturier actuel est donc, en combinant la science avec les capitaux, de réduire la tâche de ses ouvriers à exercer leur vigilance et leur dextérité, facultés bientôt perfectionnées dans la jeunesse, lorsqu'on les fixe sur un seul objet »²⁹.

Partisan aussi de la division du travail, Babbage pousse plus loin dans l'analyse. Il montre d'abord que la division du travail n'est pas réservée au travail de force, car le travail de l'esprit peut aussi faire l'objet d'une codification et donc d'une machinisation. Il s'inspire ici de l'expérience française de

1973, *Critique de la division du travail*, Paris, Seuil, pp. 50-89. Pour lui la division du travail ne serait aucunement économiquement plus avantageuse, contrairement à ce qu'avait soutenu Smith ; son intérêt résiderait uniquement dans sa capacité à « diviser pour régner ». Lemontey avait pourtant répondu par avance avec humour à Ure et à Marglin : « *C'est au sein des troupes pacifiques que les vertiges font les plus grands ravages. Une foule stupide se précipite, sous le plus vil des chefs, avec l'aveuglement de l'ignorance et l'impétuosité des impressions nouvelles. Les hommes de métiers, indépendants et voyageurs, seraient individuellement plus redoutables ; mais leur réunion les rend moins dangereux. Chacun d'eux est trop fier pour vouloir être le second dans une émeute ; il s'éloigne plutôt que d'obéir ; et c'est vraiment le cas où il n'y a point de sédition, parce qu'il y a trop de séditeux* » (pp. 389-390).

²⁹ A. Ure, *op. cit.*, p. 30.

l'établissement sous la Révolution par le baron Riche de Prony des tables de logarithmes³⁰. Celui-ci, inspiré par Smith, « *conçut l'expédient de mettre ses logarithmes en manufacture comme les épingles* »³¹. À cette fin, il décomposa le travail en trois « sections » : la première, réunissant « *cinq ou six des plus célèbres mathématiciens de France* », était chargée d'élaborer des formules ; la seconde, composée « *de sept ou huit personnes encore très versées dans les mathématiques* », convertissait ces formules en opérations numériques ; la troisième enfin « *dont la composition variait de soixante à quatre-vingt membres, prenait les nombres tels qu'ils étaient établis par la seconde et ne s'occupait pas d'autre chose que de faire les additions et les soustractions, au moyen desquelles les tables se trouvaient complètement achevées* »³².

Mais surtout, de cette expérience, Babbage tire une conclusion fondamentale du point de vue de l'organisation du travail. On y a vu parfois, à juste titre, un « quatrième principe », oublié par Smith, pour expliquer les avantages de la division du travail³³ : « *La conséquence à tirer de tout ce qui précède, c'est que, dans les travaux de l'esprit comme dans les travaux purement mécaniques, la*

³⁰ G. Riche de Prony, Notice sur les grandes tables logarithmiques et trigonométriques calculées au Bureau du cadastre, Paris, Baudouin, an IX (1800) ; cf. Babbage, op. cit., pp. 119 et sq.

³¹ Ch. Babbage, op. cit., p. 120. Babbage cite ici une brochure française dont il ne fournit pas les références précises.

³² *Idem*, p. 121.

³³ Alfred Marshall, *Industry and Trade*, Londres, 1919, cité par Harry Braverman, *Travail et capitalisme monopoliste* (1974), Paris, Maspéro, 1976, p. 73. Babbage signalait que ce principe avait été formulé avant lui par l'économiste italien Gioja dans son *Nuovo prospetto delle Scienze Economiche*, Milan, 1815, Tome 1, chapitre IV.

division du travail présente cet avantage, imparfaitement apprécié jusqu'à ce jour, qu'elle permet de s'appliquer à chaque procédé et que, par conséquent, elle permet de n'acheter que le degré exact de capacité et d'instruction que réclame l'exécution de ce même procédé »³⁴.

Cette conclusion est remarquable en ce qu'elle introduit un principe d'analyse différentielle dans la gestion de la main-d'œuvre, qui anticipe la conception économique néo-classique du salaire comme prix de la « productivité marginale du travail ». Mais cette dimension du problème en masque une autre : l'analyse du travail intellectuel en séquences élémentaires peut, poussée à son terme, conduire à substituer dans cette fonction aussi, la machine à l'homme. C'est ce que souligne, d'ailleurs, Babbage lui-même dans la suite de ce chapitre en montrant comment on peut ramener le calcul de la table des nombres carrés à celle de sommes de 2³⁵. Ce type de raisonnement l'amène à concevoir des dispositifs de calcul mécanique perfectionnés³⁶. C'est cette approche techno-économique puissante de la division du travail qui fit de Babbage un précurseur remarquable de l'ordinateur³⁷.

³⁴ *Idem*, p. 131.

³⁵ $a^2 = a + 2b$, où b est la somme de 1 à $(a-1)$.

³⁶ Peu après, son cadet Georges Boole montrera que tout calcul peut se ramener à une suite de 0 et de 1, fondant ainsi l'« algèbre de Boole ». Comme l'a souligné Marie-José Durand-Richard, ces deux algébristes anglais contemporains appartiennent bien au même espace intellectuel (« Babbage et Boole : les lois du calcul symbolique », *Intellectica*, 2004/2-39, pp. 23-53).

³⁷ Voir, sur ce point, Robert Ligonnière, 1987, *Préhistoire et histoire des ordinateurs*, Paris, Laffont.

Au final, les technologues anglais, en développant le principe de division du travail, ne parviennent pas à une conclusion diamétralement opposée à celle des technologues français qui en minoraient l'importance. La décomposition analytique des tâches ne saurait constituer le point de fuite du travail industriel ; plutôt que de machiniser l'homme il vaut mieux, toutes choses égales par ailleurs, remplacer l'homme par la machine : « *La plus parfaite des manufactures, disait Ure en ouvrant sa Philosophie des manufactures, est celle qui peut entièrement se passer du travail des mains* »³⁸. C'est bien ce principe automatique qui peut débarrasser l'employeur des « caprices de la main d'œuvre ». En poussant le concept de division du travail à ses limites, Babbage arrive à une conclusion similaire. Si on peut décomposer analytiquement toute tâche, même intellectuelle, cela signifie que l'on peut confier toute tâche, même intellectuelle à la machine. Autrement dit la machinisation du travail humain, si elle peut être un moyen dans l'organisation capitaliste du travail, n'en est pas pour autant la fin ultime. Elle n'est souvent qu'un instrument de transition.

5. Division du travail et salariat

Comme le disait déjà Say, on a donc beaucoup exagéré l'importance du principe de division du travail attribué à Smith. Tout au moins si on interprète le premier chapitre Smith (ce qui est une erreur) dans l'esprit d'un ouvrage d'organisation du travail. Le cœur du développement industriel capitaliste est bien dans le machinisme et l'automatisme. Les technologues en France comme en Angleterre en

³⁸ A. Ure, *op. cit.* p. 3.

étaient convaincus depuis le début du XIX^e siècle. La critique de Lemontey, qui en préfigure bien d'autres analogues, est brillante et élégante. Elle mérite l'influence qu'elle a exercée tout au long du XIX^e siècle. Mais, sur le fond, elle ne touche pas juste. Elle a orienté une critique romantique du travail industriel, qui culmine dans les années 1830-1840 chez Sismondi, Buret, Proudhon, Flora Tristan, Michelet et qui a marqué la conscience sociale française jusque chez les fondateurs de la sociologie du travail comme Friedmann³⁹. Cette critique romantique, qui prend sa source chez Lemontey, est fondamentalement d'origine contre-révolutionnaire.

Il est étonnant, à cet égard, de voir à quel point l'argumentaire de Lemontey a pu, inchangé, traverser les siècles dans le regard peu instrumenté posé par les intellectuels humanistes sur le travail industriel. Citons à cet égard un échange suggestif datant de 1879 entre le philosophe Paul Janet et le jeune Charles Gide⁴⁰. Émile Doumergue, le directeur de la revue *Christianisme au XIX^e siècle*, s'était

³⁹ Sur la critique romantique de l'industrialisation, voir mon article « Romantisme économique et philosophie de la misère en France dans les années 1820-1840 », *Romantisme*, n° 133, 3^{ème} trimestre 2006, pp. 35-47. Sur le cas précis de Buret, voir mon étude approfondie de cet auteur : « Avant Marx et Polanyi, Eugène Buret : Le travail, la servitude et la vie », Communication au VII^e Colloque international Karl Polanyi, Lyon, mai 1999, *Revue du Mauss*, n° 18, 2001, pp. 237-280. Repris (révisé) in *Trois essais sur la genèse de la pensée sociologique*, op. cit. Sur le cas de Friedmann, voir mon article : « Marxisme, machinisme, humanisme : Georges Friedmann avant et après-guerre », *Sociologie du travail*, n° 46, 2004, pp. 205-223.

⁴⁰ Charles Gide, *Écrits (1869-1886)*, Paris, L'Harmattan, 1999, deux lettres parues dans *Le Christianisme du XIX^e siècle* du 24 janvier 1879, pp. 233-236.

appuyé dans un éditorial sur un article de Paul Janet dans la *Revue des deux mondes*⁴¹, qui affirmait notamment : « *la division du travail, d'une part, l'invention de machines, de l'autre, doivent, à la longue, réduire l'ouvrier à devenir, je ne dis pas même une machine, mais un rouage de machine* », et encore : « *Quel peut être, se demande M. Janet dans le passage que vous citez, le développement de l'intelligence chez celui qui passe douze heures par jour à tirer une ficelle, à pousser un piston, à tourner une manivelle, à ouvrir ou à fermer un robinet ?* »

On reconnaîtra là sans peine l'influence de Lemontey. A ces arguments, Charles Gide objecte, à l'instar des technologues que j'ai cité :

« Il est vrai que quelques auteurs ont dit beaucoup de mal de la division du travail, mais aucun économiste sérieux (en dehors d'un écrivain de l'école catholique, M. de Sismondi Henri [sic ; en fait Jean-Charles Léonard Simonde de Sismondi], dont les doctrines ne sont plus aujourd'hui qu'un objet de curiosité), n'a soutenu que l'invention des machines tendit à affaiblir l'intelligence des classes ouvrières. Elle fait juste le contraire en déchargeant l'ouvrier de la partie la plus matérielle et la plus ingrate de sa tâche. (...) J'en demande bien pardon à M. Janet, mais je crois qu'il serait fort en peine de citer une seule usine où on vit un ouvrier occupé à pousser les pistons ou à tourner les manivelles, ou si tant est qu'il ait vu chose pareille, c'est assurément dans quelque usine où la machine n'a pas encore pénétré. Partout où les machines sont établies, ce sont elles qui poussent les pistons et tournent les manivelles, et c'est précisément parce qu'elles le font que les ouvriers sont dispensés de cette tâche

⁴¹ P. Janet, 1879, « L'instruction primaire au point de vue psychologique », *Revue des deux mondes*, 1^{er} janvier, p. 42.

automatique et abrutissante. Voyez cet ouvrier devant sa machine : ses bras reposent parce que la vapeur travaille, toutes ses facultés intellectuelles sont en éveil : si son attention se lasse, la machine va s'arrêter ; si sa vigilance est en défaut, la machine va sauter. Ce n'est plus un manœuvre, c'est à peine un ouvrier : c'est presque un maître, dont l'occupation consiste à diriger et à discipliner ces forces naturelles enchaînées dans les machines et contraintes à travailler sous ses ordres. (...) L'industrie moderne, à divers points de vue, est grosse de péril, mais c'est prendre les choses à rebours que d'affirmer qu'elle tend à faire de l'homme une machine »⁴².

Or, curieusement, l'éditeur contemporain de Charles Gide, Marc Pénin, fait ici une note pour donner tort à son auteur et faire passer cette critique pertinente d'un observateur de l'industrie contre des propos de chaire d'un philosophe pour une erreur de jeunesse ! Pourquoi alors une telle permanence dans l'erreur ? Il faut revenir au propos de Say, qui, rappelons-le, donnait raison à Lemontey sur un point : la question de la dépendance. Bergery aussi le suivait sur ce point :

« Il ne me serait pas aussi facile de défendre ce même mode contre ceux qui l'accusent de tenir l'ouvrier dans une constante dépendance. C'est malheureusement une vérité qu'après avoir appris dans un atelier à façonner une seule des pièces d'un produit, on ne peut trouver d'ouvrage que dans des ateliers tout à fait pareils. On éprouve même un refus, si la seule place qu'on soit capable d'y occuper n'est pas vacante, et force est bien alors de rester à la merci de son entrepreneur. Un tel sort est digne de pitié assurément ; celui de l'homme qui exerce un métier complet est mille fois

⁴² Ch. Gide, *op. cit.*

préférable ; l'homme jouit pleinement de sa liberté, quand il est assez habile pour créer des valeurs sans aucune aide : il s'engage, à peu près, où il veut et quand il veut ; il peut même s'il sait se conduire, parvenir à fabriquer pour son propre compte. Mais de ce que la division du travail place les agents d'une entreprise dans la dépendance du chef, ce n'est pas une raison pour que celui-ci la repousse. Je crains même que bien des gens ne soient portés à l'adopter, précisément à cause de ce grave défaut. J'en ressentirai un grand chagrin, car comment espérer que de pareils êtres accordent ce que la justice et l'humanité réclament pour les malheureux qui attendent leur pain de la main d'un maître ? »⁴³.

Il faut voir là les inquiétudes de ces libéraux du début du XIX^e siècle face à l'émergence du salariat, c'est-à-dire d'une relation qui fait de l'ouvrier le « dépendant » de l'employeur. Cette configuration est complètement contraire aux idéaux des libéraux qui craignent l'émergence d'une « nouvelle féodalité », d'une « féodalité industrielle » où le capitaliste aurait remplacé le seigneur. Tout au long du XIX^e siècle, ils tenteront de résister à la reconnaissance du fait salarial, finalement effectuée par les juristes quand ils définiront, à l'occasion de la loi de 1898 sur les accidents du travail, le « principe de subordination juridique et technique » qui fonde le « contrat de travail »⁴⁴.

⁴³ Bergery, *op. cit.*, pp. 118-119.

⁴⁴ Voir mon article avec Thierry Pillon, 2002, « Retour sur la question salariale. Actualité d'un vieux problème », *Sociologia del Lavoro*, n° 85 ; version réduite in *Histoire et Société*, n° 1, 2002, pp. 95-106 ; repris in F. Vatin, 2007, (dir.), *Le salariat. Théorie, histoire et formes*, Paris, La Dispute.

Comme l'a montré Marx, si l'homme est « chosifié » dans les rapports de production capitalistes, c'est bien sous ce registre économique, c'est-à-dire à travers le principe salarial, qui fait de lui « quelqu'un qui a porté sa propre peau au marché et ne peut plus s'attendre qu'à une chose, à être tanné ». On comprend donc qu'il fasse ses « choux gras » des propos cyniques des technologues anglais, comme Ure, qui présente le travailleur comme un pur instrument entre les mains du capitaliste. C'est pour les mêmes raisons qu'il préférerait Ricardo aux économistes libéraux-sociaux français de l'époque, qui, comme Buret, dénonçaient alors le cynisme des « manchestériens » comme Ricardo. Marx, dès ses premiers manuscrits économiques de 1844 adoptait la position de Ricardo contre celle de Buret, alors qu'il ne connaissait encore de Ricardo que les extraits cités par Buret⁴⁵. Pour lui, c'est la société capitaliste qui est cynique, pas la théorie qui cherche à en rendre compte. C'est pourquoi les auteurs les plus « cyniques », comme Ricardo, sont aussi les plus « scientifiques ».

Pour autant, Marx était parfaitement conscient que la chosification de l'homme par le rapport salarial ne pouvait pas être véritablement accomplie dans le cours du travail lui-même. C'est pourquoi il insère dans le plan du *Capital*, juste avant de traiter du marché de la force de travail (c'est-à-dire de l'institution salariale) et de l'exploitation capitaliste qui s'ensuit, un important paragraphe sur la « production de valeur d'usage », où il définit le travail dans une optique anthropo-technologique : *« Le travail est d'abord un procès qui se passe entre l'homme et la nature, un procès dans lequel l'homme règle et contrôle son métabolisme avec la nature par la médiation de sa propre action. Il se présente face à la matière naturelle comme une puissance naturelle lui-même. (...) Mais en agissant*

⁴⁵ Voir sur ce point mon étude sur Buret citée.

sur la nature extérieure et en la modifiant par ce mouvement, il modifie aussi sa propre nature »⁴⁶. Marx qui, mieux que tout autre, a su analyser la façon dont le travail était chosifié par les rapports de production capitalistes, entendait bien montrer que, pour autant, le travail ne pouvait pas être réduit à cette forme sociale historiquement daté qu'est le salariat. Le travail n'est réductible au salariat, ni dans le temps long de l'histoire des sociétés, ni, aujourd'hui même, sur l'ensemble du globe, ni même quand il s'accomplit effectivement dans un cadre salarial⁴⁷.

Conclusion

On comprend au terme de ce parcours pourquoi on ne peut prendre à la lettre certaines formes de description misérabiliste du travail au XIX^e siècle. Il ne s'agit pas de nier l'existence d'une misère ouvrière ; elle existait indiscutablement, même si on peut douter que la situation des classes populaires rurales était plus favorable⁴⁸. Mais le travail n'a jamais été réduit en « pure dépense de force ».

⁴⁶ Karl Marx, , 1993, *Le capital*, livre 1 (1867-1883), nouvelle traduction de Jean-Pierre Lefebvre, Paris, Puf, pp. 199-200.

⁴⁷ Voir à ce sujet ma critique de la pensée de Dominique Méda, 2010, « De la définition du travail ou Marx contre Méda », in Christophe Laviolle (dir.), « Regards croisés sur le travail : histoires et théories », Presses universitaires d'Orléans, pp. 43-48.

⁴⁸ L'association de la misère à la ville et à l'industrie doit également être comprise dans l'esprit contre-révolutionnaire initié par Lemontey. Elle est théorisée par Alban de Villeneuve-Bargemont, penseur d'opinion politique « ultra », auteur d'une *Economie politique chrétienne*, Paris, 1831. Buret a su sociologiser le problème en définissant la misère comme « la pauvreté

L'erreur de la tradition de critique sociale du travail industriel, poussée par certaines envolées de Marx, mais surtout par la permanence d'un point de vue romantique d'essence contre-révolutionnaire initié par Lemontey, est d'avoir pris à la lettre l'idée d'une soumission totale du travail en acte à la logique du capital. Sans doute, il y a une volonté permanente de maîtrise pour contrôler la production de valeur économique. Mais celle-ci n'est jamais accomplie, puisque ce que le capital attend toujours du travail humain, c'est ce qu'il ne peut obtenir de la machine, soit selon la formule de Marx, son caractère « vivant ». Ainsi, le capital a-t-il dû toujours composer avec le travailleur, seul détenteur de cette « vie » qu'on ne peut pleinement lui arracher. Etudier le travail salarié, au XIX^e siècle comme aujourd'hui, c'est donc s'intéresser à cette tension insoluble entre travail et capital, « travail mort » et « travail vivant ».

moralement ressentie ». Ce serait le spectacle de la richesse urbaine qui transformerait le dénuement, connu aussi à la campagne, en « misère ».